



Chapeau !

*Nous présentons dans cette rubrique
les livres que nous avons tout particulièrement appréciés.*

Flix, Texte et illustrations de Tomi Ungerer, L'École des loisirs (78 F).



Le retour de Tomi Ungerer sur la scène du livre pour enfants constitue, après une aussi longue absence, un événement majeur. Rappelons que dans ce domaine son œuvre s'inspire de deux sources littéraires, le conte et la farce. *Flix* s'inscrit dans la veine qui dénonce les poncifs servant de modèle éducatif aux enfants. Le ton est celui de la plaisanterie. L'affreux Jojo de *Pas de baiser pour maman* a grandi ; il a épousé une adorable petite chatte blanche qui lui annonce l'arrivée d'un héritier. Dès la première page l'illustration nous avertit qu'il y a anguille sous roche en introduisant des indices dont le caractère facétieux parasite la peinture d'un intérieur douillet. La malice du

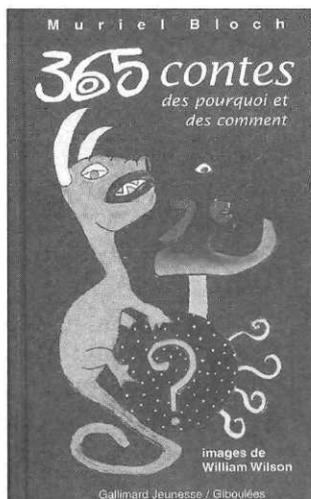
dessin, bourré de références, de clins d'œil (notamment à Saül Steinberg) conduit à ne pas prendre au sérieux l'histoire qui va suivre. Rien de plus enfantin que ce sens du détail rigolo et de la mystification. L'apparition récurrente d'objets inattendus joue un double rôle dans la lecture de l'image, tour à tour sémantique ou formel ; par exemple, le robinet dont la présence incongrue tantôt s'avère métaphorique, invitant le regardeur à considérer la TV comme un robinet à images ou le livre du maître comme un robinet du savoir ; tantôt déplace la fonction habituelle d'un objet utilitaire, créant un effet comique basé sur la surprise. Jamais le trait, servi par une mise en pages libérée de toutes les conventions, n'aura été plus élégant qu'ici. Un jeu subtil s'instaure ainsi entre

la double page et la page en vis-à-vis qui se lit à la fois comme un espace séparé et comme un espace global. Phénomène dû en partie à la suppression du fond, hormis deux encadrés et à une remarquable homogénéité chromatique. Car la couleur, loin des éclats du *Géant de Zeralda* ou des contrastes marqués de *Jean de la Lune*, décline la gamme des gris feutrés dont l'harmonie sourde et la délicatesse, déjà utilisées dans *Das große Liederbuch*, évoquent le caractère sentimental de certaines scènes. Romantisme qu'il faut, bien entendu, prendre au second degré. Tout comme le texte d'ailleurs, qu'il faut ne pas interpréter, malgré sa fluidité, comme un message « politiquement correct ». Car l'artiste quand il s'engage n'engage que lui-même. Or, il semble aujourd'hui avoir du monde une vision amusée et plus distante. La dernière page est d'ailleurs un beau pied-de-nez à tous ceux qui le croyait enfin rangé. En effet, Ungerer continue de déranger, mais d'une manière plus sereine et sans doute plus existentielle. En ce sens, *Felix* appartient à la même veine jubilatoire que ses œuvres précédentes dont il est en quelque sorte la somme et l'aboutissement cohérent.

C.A.P.

365 contes des pourquoi et des comment, réunis par Muriel Bloch et illustrés par William Wilson, Gallimard, collection Giboulées (128 F).

Depuis la nuit des temps, les hommes se sont interrogés sur l'origine de ce qui les entourait et nos petits enfants se chargent de nous rappeler ces questions fondamentales : pourquoi les grenouilles coassent-elles, pourquoi les femmes n'ont-elles pas de barbe, quelle est l'origine des feux follets ?... D'une civilisation à l'autre, ce furent les mêmes questions : le soleil est le même pour tous. Suivant les cultures, les réponses furent diverses, parfois voisines, parfois contraires. Ce livre qui les rassemble est un bouquet de poésie, d'imagination, de fantaisie. Ces petits récits remettent en cause toutes nos certitudes cartésiennes. Ils excitent notre curiosité et nous émeuvent car nos interrogations n'ont pas changé depuis les origines du monde : par qui, pourquoi avons-nous été créés ? Pourquoi la mort ? Et les dieux dans tout ça ?... E.C.



La Princesse Grenouille, de J.Patrick Lewis, illustré par Gennadij Spirin, Casterman, collection Les Albums Duculot (89 F).

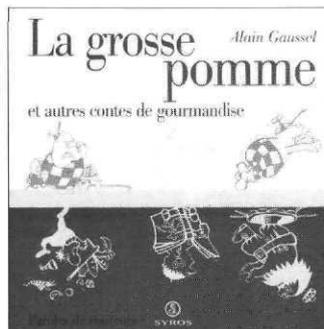


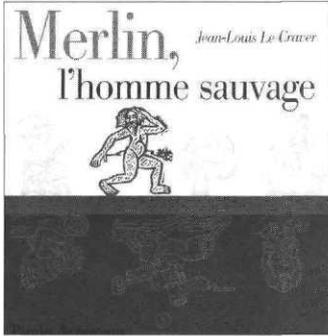
Conte connu s'il en est, mais figurant toujours dans des anthologies (entre autres la mémorable, illustrée par Bilibine). On se réjouit donc de retrouver « La Princesse Grenouille » en version séparée. Et plus encore quand elle est illustrée par G. Spirin. Voyez ce bal magnifique, les trognes des convives inénarrables et surtout la beauté de la neige : la neige qui tombe quand Ivan part à la recherche de sa belle, les arbres chargés de neige quand il rencontre l'ours et surtout le bouquet final quand il tue Kochtcheï... Tout cela avec en prime une Baba-Yaga et un Kochtcheï de choix. On nage dans le satin, l'or, la vodka, la neige, on triomphe de la mort, le prince gagne l'amour et le pouvoir. On est bien content. Sans ce genre d'histoire, comment pourrions-nous vivre ?

E.C.

La Grosse pomme et autres contes de gourmandise, d'Alain Gausseil, illustré par Corinne Rabard - Merlin, l'homme sauvage, de Jean-Louis Le Craver, illustré par Pierre-Olivier Leclercq, Syros, collection Paroles de conteurs (69 F chaque).

Encore deux volumes qui réjouissent le cœur. Sans doute d'abord parce qu'en les lisant l'un et l'autre, on croit entendre les deux conteurs, la musique de leurs mots. On croit voir leurs bonnes bouilles pleines de malice, d'attention, leurs gestes... Et de ce point de vue, le contrat est honoré puisque c'est le pari de cette petite collection que de ressusciter dans l'écrit la parole des conteurs. Il faut dire aussi que ces deux-là sont particulièrement doués pour cet exercice de passage de l'oral à l'écrit ou de





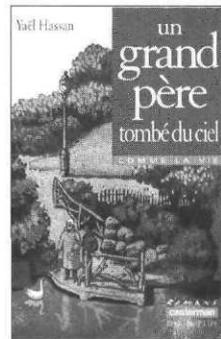
l'écrit à l'oral, puis de nouveau de l'oral à l'écrit... Alain Gausse raconte ces petites histoires depuis des années : il les a inventées, peaufinées et maintenant elles roulent toutes seules, dans n'importe quelle occasion, n'importe où, même sur le papier. Elles sont drôles et poétiques, s'adressent aux plus jeunes et aux autres. Jean-Louis Le Craver a fait un travail de recherche et de tapisserie à partir de diverses versions de *L'Homme sauvage*. Au détour, on trouvera une fille déguisée en garçon, une Bête à sept têtes, un simili Teigneux, etc. Tout cela à sa

manière bonhomme et tranquille. À lire à haute voix le plus souvent possible, pour soi et bien sûr pour les autres.

E.C.

Un Grand-père tombé du ciel, Yaël Hassan, illustré par Marcelino Truong, Casterman, collection Roman Dix & plus, comme la vie (42 F).

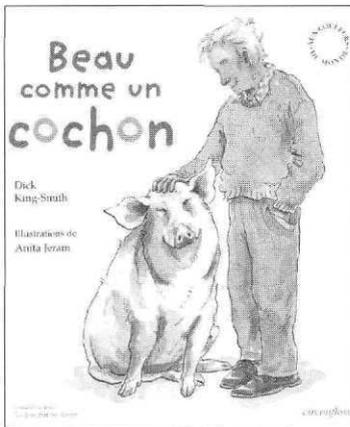
À dix ans, Leah ne savait pas qu'elle avait un grand-père. Ses parents préféraient ne pas lui en parler afin de la « protéger » du drame de sa famille, d'une « longue histoire » trop difficile à dire à une enfant. Lorsque son grand-père quitte les États-Unis pour venir vivre chez elle, il n'est pas comme elle l'avait rêvé, elle découvre un vieil homme lointain, sévère, solitaire et secret. La tristesse s'installe. Leah se sent seule et affronte son grand-père avec colère. Entre eux lentement une relation se crée, importante et difficile, puis un apprivoisement qui a besoin de temps et de silence jusqu'au jour où douloureusement les paroles reviennent. Le grand-père dit à Leah son passé : sa première femme et sa petite fille sont mortes à Auschwitz, il avait enfoui dans sa mémoire ces souvenirs insurmontables. L'histoire est révélée lentement à Leah et au lecteur. L'enfant manifeste sans cesse le droit de savoir et de retrouver, à travers l'Histoire et celle de sa famille, sa propre histoire. L'auteur s'adresse à des enfants jeunes, elle a su créer un portrait d'enfant en train de mûrir. Le récit s'ouvre et se referme sur une lettre de Leah à son « Cher, très cher, grand-père » et mêle différents niveaux d'écriture : il pourrait être le journal de Leah, rendu vivant par



les dialogues où se répètent le langage parlé d'enfant « moderne » et l'accent yiddish du grand-père. Le lien qui se tisse entre les personnages est pour le vieil homme un retour à la vie, à Dieu aussi, à l'amour des siens, offert par l'enfant à qui il apporte un dernier message d'espoir et un devoir de souvenir. Il donne « sa mémoire » à sa petite fille qui saura dire l'histoire de ceux qui sont morts. Leah qui porte le nom (et le visage aussi) de l'enfant morte est celle qui lui donnera à jamais une existence.

M.B.

Beau comme un cochon. Texte de Dick King-Smith, traduction de Pierre Bonhomme, illustrations d'Anita Jeram, Circonflexe, collection Aux couleurs du monde (65F).



Un hommage à tous les cochons - et sans arrière-pensée - par un éleveur passionné. Des gros, des petits, des roses et des marrons, des tas de cochons ; de face, de profil, dans l'herbe et dans la boue : pour l'auteur tous les cochons sont bons (au sens noble du terme) et surtout beaux. Il nous les présente avec enthousiasme et attendrissement, il nous vante leurs mérites : sens de l'odorat, robustesse, aptitude à la maternité fréquente, nombreuse et répétée. Du blanc de l'ouest au porc de Bayeux, du porc gascon au large white (chouchou de l'auteur) on ne sait lequel élire. Une belle leçon rigolote et tendre -

humour anglais garanti. Le texte est en deux temps : l'un alerte et convaincu s'adresse directement au lecteur, comme lors d'une visite à la ferme ; l'autre informatif, sous forme de demi-cercle, commente l'illustration. L'intérêt du livre réside dans le fait que l'auteur nous relate sa relation à l'animal d'élevage comme s'il s'agissait d'un animal familier. Il nous donne donc des informations, à l'occasion du récit affectif, qui prime. Une réhabilitation du cochon, élevé au rang d'un animal familier. Je dirais même plus, au rang des hommes.

E.L.